

Série : Histoire de l'Église  
Leçon 31: La réforme en Suisse allemande –  
Ulrich Zwingli – 1484-1531

Prêché mercredi le 19 août 2015  
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda  
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples

(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,  
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)

Disponible gratuitement en format PDF et en MP3

Voir le contenu détaillé sur le site Web

Série : Histoire de l'Église (T-3)

Leçon 31 : La réforme en Suisse allemande – Ulrich Zwingli – 1484-1531

Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda

Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689

[www.pourlagloiredechrist.com](http://www.pourlagloiredechrist.com)

Par : Marcel Longchamps

## **INTRODUCTION**

Dans nos leçons précédentes, nous avons vu comment le Seigneur avait préparé Martin Luther pour l'œuvre de la Réforme, son comportement exemplaire à bien des égards durant ses difficultés avec les dirigeants de l'Église Catholique, et les succès apportés par ses efforts.

Nous avons également pu constater que la situation n'avait pas tardé à se détériorer en Allemagne après sa mort. La Réforme s'était trop politisée et le tout avait résulté en de graves désordres religieux et sociaux.

Le Seigneur s'était servi des Piétistes et des Moraves pour ramener de l'ordre dans le pays et dans la Réforme elle-même.

Nous examinerons aujourd'hui l'action du Seigneur dans un autre pays : la Suisse allemande et verrons comment Dieu utilisa un autre serviteur pour étendre son Royaume dans ce pays : Ulrich Zwingli.

## **I) LA RÉFORME EN SUISSE ALLEMANDE : ULRICH ZWINGLI**

Au point de vue territorial et politique la Suisse présentait, au commencement du 16<sup>e</sup> siècle, un aspect très différent d'aujourd'hui. Le nombre des cantons, de huit jusqu'en 1481, monta progressivement à treize en 1513 et ne changea plus jusqu'en 1798.

Dans certains d'entre eux, surtout Zurich, Berne, Bâle, Lucerne, l'élément urbain l'emportait du fait de l'importance qu'y occupait la ville principale. Ailleurs les campagnards avaient la primauté et manifestaient une vive répugnance aux innovations, quelles qu'elles fussent, tandis qu'en ville on se montrait plus accessible aux idées nouvelles.

Il y avait donc mésentente profonde dans l'administration des affaires qui intéressaient l'ensemble de la Confédération et c'est par là que s'explique en partie la division si tranchée de la Suisse en deux camps lors de la Réforme. En outre, quelques cantons détenaient de vastes territoires en toute propriété : c'étaient des pays sujets. Berne, par exemple, avait acquis de longue date l'Argovie et fit, en deux étapes, la conquête du pays de Vaud qu'elle en vint à posséder presque entier.

Le Tessin était un bailliage commun à tous les cantons. On pourrait allonger beaucoup cette énumération. Quand vint la Réformation, selon l'usage du temps, qui a été signalé ailleurs, le maître imposa sa religion à ceux qui dépendaient de lui. La pratique de deux cultes, si totalement divergents, sur un si petit territoire, ne manqua pas de déchaîner des conflits à main armée ; on peut même s'étonner de ce que le pays ne se soit pas scindé en deux États rivaux.

La Suisse offre cette triste originalité d'avoir été le théâtre de la première guerre de religion en Europe (celle de Kappel en 1529) et aussi de la dernière (deuxième guerre de Willmergen en 1712), sans parler de celle du Sonderbund en 1847, provoquée également par des motifs confessionnels, mais qui débordaient sur le terrain politique. Ce n'est qu'à partir du milieu du 19<sup>e</sup> siècle que la paix religieuse a vraiment régné dans ce pays.

Au 16<sup>e</sup> siècle les ténèbres spirituelles étaient peut-être plus profondes encore en Suisse qu'ailleurs. La vie matérielle y tenait une place essentielle,

l'agriculture à la campagne, le commerce, l'industrie, l'appât du gain, le service militaire dans les villes. Même dans celles-ci on ne distingue que de faibles lueurs témoignant d'un intérêt pour les choses de l'esprit et surtout pour celles de Dieu.

D'une manière générale on traitait avec mépris ceux qui s'attachaient à l'étude de l'Écriture Sainte. Les prêtres disaient tout haut qu'elle n'offrait pas la moindre utilité ; l'un d'eux allait jusqu'à prétendre qu'on aurait pu vivre en paix et très heureux, quand même il n'y aurait pas eu d'Évangile dans ce monde.

Le culte n'était plus qu'un amas de pratiques grossières, pires encore qu'ailleurs. D'après les témoignages des contemporains, à Zurich, à Bâle, à Berne, à Lausanne, à Genève, dans les villes comme dans les villages, le bigotisme était si général que la religion, si on peut appeler de ce nom des pratiques pareilles, consistait, chez la plupart des gens du peuple, à regarder le mouvement des doigts des prêtres, à les entendre marmotter des mots inintelligibles, à se prosterner devant les images, à baiser les reliques. Le trafic des indulgences se pratiquait aussi.

Mais, comme en Allemagne, quoique de façon tout à fait indépendante, un travail de Dieu se faisait dans les cœurs. Les esprits un peu éclairés étaient las des vexations d'un clergé enrichi des offrandes de la superstition. Le Seigneur formait des ouvriers pour démolir l'échafaudage des erreurs accumulées par le travail de Satan.

#### A) Le réformateur Ulrich Zwingli

Le plus remarquable des réformateurs de la Suisse allemande, Ulrich Zwingli, naquit le 1er janvier 1484, trois mois après Luther, à Wildhaus, le dernier village de la longue et belle vallée du Toggenbourg qui fait partie aujourd'hui du canton de Saint-Gall.

De tout temps sa population saine, vaillante et joyeuse manifesta un grand amour de l'indépendance. Les parents d'Ulrich, gens très honorables et connus par leur piété, charmés des belles dispositions de leur fils, conçurent de bonne heure le projet de lui faire embrasser la carrière ecclésiastique. Il

fit de brillantes études à Bâle, à Berne, plus tard à Vienne. Partout il se distingua dans les exercices de discussions publiques, si fort à la mode alors ; elles le préparèrent aux joutes oratoires qu'il dut soutenir plus tard en faveur de la cause de l'Évangile.

À l'âge de vingt-deux ans Zwingli revint à Bâle, cette fois en qualité de maître de latin à l'école Saint-Martin. Il continuait ses études à l'université, où il suivit assidûment les leçons de Thomas Wittembach. Celui-ci annonçait à ses disciples l'aurore de temps nouveaux dans lesquels la grâce divine agirait avec puissance, où l'enseignement religieux se baserait uniquement sur la Bible et, en particulier, sur les écrits des apôtres.

Il s'élevait aussi contre le célibat des prêtres, qu'il envisageait comme une institution funeste, anti scripturaire, contre nature. Il traitait de charlatanisme les indulgences, déclarait que le sang versé par Jésus sur la croix est la seule et unique rançon pour les péchés. C'est bien à Thomas Wittembach que Zwingli dut la connaissance première de la vérité.

La même année il reçut un appel à Glaris comme curé. Les habitants de cette ville auraient dû accepter en cette qualité un Italien qui n'avait d'autre recommandation que celle d'avoir servi comme palefrenier du pape. Indignés à juste titre, ils donnèrent leur préférence à leur compatriote, malgré sa jeunesse et à cause du témoignage excellent que lui rendirent ses maîtres.

Il se dévoua aussitôt entièrement à son ministère, mais continua en même temps, pour lui-même et sans secours aucun, ses études classiques. Il lisait les auteurs latins dans le texte, les apprenait par cœur ; il leur doit le goût qui distingue ses écrits. Pour lire le Nouveau Testament dans l'original, il apprit, tout seul, le grec, copia de sa propre main les épîtres de Paul et les grava mot à mot dans sa mémoire.

Il mettait une ardeur extraordinaire à découvrir la vérité qui, disait-il, « est pour moi ce qu'est le soleil pour l'univers. De même que nous le saluons partout où nous le voyons apparaître, de même qu'il nous encourage à l'ouvrage, de même l'esprit se tourne vers la lumière, et il se réjouit lorsque ses rayons viennent dissiper les ténèbres de l'ignorance. La lumière est pour

le monde le plus grand sujet de joie ; la vérité est pour l'esprit l'objet le plus cher, le plus précieux et le plus souhaitable ».

Il écrivait aussi à un de ses amis : « Je veux puiser la doctrine du Christ à la vraie source, sans recourir à aucun intermédiaire ; c'est pour cela que je dois connaître la langue même dans laquelle les auteurs inspirés ont écrit. La philosophie et la théologie n'ont fait qu'accumuler les difficultés dans mon esprit. Aussi j'en ai conclu que je devais abandonner ces disciplines et chercher à pénétrer les pensées même de Dieu par l'étude de sa Parole.

Je m'y appliquai en suppliant instamment le Seigneur de me donner sa lumière. Je ne lus plus rien que les Saintes Écritures et, à mesure que j'avais dans ma lecture, le sens de la révélation divine devenait infiniment plus clair à mes yeux que si j'avais recouru à je ne sais combien de commentaires ». C'est ainsi que Zwingli se familiarisa avec la Bible, et surtout avec le Nouveau Testament. On s'en rendit bien compte lorsqu'on l'entendit prêcher : ce qu'il disait prouvait que ce qu'il savait, il l'avait appris du Seigneur lui-même, et non de l'homme.

Le grand humaniste Érasme, malgré le scepticisme qu'il affichait, attirait aussi beaucoup Zwingli. Voici ce que raconte Zwingli au sujet de ce qu'il devait au savant Hollandais : « Il y a huit ou neuf ans (il écrivait en 1523) que j'ai été amené à la conviction qu'il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et nous, à savoir le Seigneur Jésus Christ. J'avais lu une touchante poésie latine du savant Érasme de Rotterdam dans laquelle il exprime cette pensée que le Seigneur Jésus est la source unique de tout bien et que nous sommes très fautifs de ne pas y puiser constamment.

Lui seul est notre Sauveur, la consolation, la richesse, le trésor de nos âmes. Et je me dis : Puisqu'il en est bien ainsi, pourquoi chercher mon secours auprès des hommes ? Que peuvent-ils me donner ? Malgré d'autres cantiques dus à la plume du même Érasme, je n'ai pu détacher mon cœur de celui-là. Je me mis alors à examiner soigneusement la Sainte Écriture et les pères de l'Église pour y trouver un enseignement sur l'intercession des saints ; mes recherches restèrent vaines ; je ne découvris rien, absolument rien sur ce sujet ».

C'est ainsi que Dieu se sert des moyens les plus inattendus pour attirer à lui les cœurs désireux de le trouver.

À cette époque, dans la plupart des cantons, les citoyens suisses concouraient tous sans exception, à la gestion des affaires publiques en se réunissant en assemblée dite *landsgemeinde* ; de même ils devaient tous prendre les armes au premier appel des magistrats. Ceci explique pourquoi on rencontre Zwingli beaucoup plus souvent que Luther sur l'arène politique.

Deux fois aussi il dut prendre part, comme aumônier, aux expéditions que les Suisses faisaient alors en Italie pour soutenir, contre la France, la cause du pape et celle du duc de Milan. Il assista à la terrible défaite que subirent ses compatriotes à Marignan sous les coups de l'armée dirigée par François Ier.

Mais ces deux campagnes lui ouvrirent les yeux sur l'affreuse déchéance morale et spirituelle dans laquelle était tombé le clergé italien, puis également sur le danger que couraient les Suisses eux-mêmes à ce contact impur. On tuait, on pillait sans retenue aucune, comme par plaisir ; tous les nobles instincts de la nature s'atrophiaient rapidement.

L'amour du gain, même illicite, l'esprit de violence, le mépris d'autrui, la dégradation morale, la grossièreté sous toutes ses formes, tels étaient les vices que développait le service étranger. Rentré à Glaris, Zwingli prêcha avec une conviction éloquente contre cette pratique, irritant les autorités qui craignaient de voir disparaître par là un revenu important et assuré. Mais personne n'osa arrêter le vaillant prédicateur que toute la population chérissait parce qu'il ne manquait pas une occasion d'annoncer avec droiture tout ce qu'il trouvait dans l'Écriture.

Quelle que fût la question qu'il traitât, il se basait sur la Bible. Son procédé favori consistait à expliquer la Parole de Dieu pour elle-même en rapprochant les passages qui se rapportaient au même sujet. Son éloquence respirait la force et l'animation ; tout vibrait chez lui et il tenait admirablement ses auditeurs en haleine. « Si », disait-il, « on voit clairement ce qui est vrai, à cause de cela même on discernera ce qui est faux ».

Sur un point pourtant Zwingli souffrait cruellement. Profondément pénétré du sentiment de sa misère morale, de sa faiblesse, il soupirait après la véritable sainteté, croyant, comme tant d'autres, y parvenir par ses propres efforts.

Il passa par des luttes intérieures amères jusqu'à ce qu'il apprît à s'en remettre entièrement au Seigneur pour cela comme pour tout ce qui le concernait. Il écrivit plus tard : « Je n'avais personne qui m'aidât à m'élever vers le bien ; beaucoup au contraire me raillaient. Je suis tombé et retourné, comme le chien, à ce que j'avais vomé (voir 2 Pierre 2: 22).

Je suis descendu, avec une profonde douleur, avec honte, dans les abîmes de mon âme. Et alors j'ai tout montré à Celui auquel seul j'aime à me confesser, car que pourraient les hommes dans un cas comme celui-là ? Faut-il ajouter que j'ai trouvé la réponse, et une réponse parfaite ? »

Il est à craindre toutefois que Zwingli ne se serait laissé entraîner petit à petit par le courant politique. Il y avait à Glaris un parti important qui en voulait au réformateur de sa franchise ; on suscita même une cabale contre lui. Fougueux comme il l'était, Zwingli aurait subi la tentation de répondre aux basses calomnies dont on l'abreuvait.

Mais le Seigneur veillait sur son serviteur et lui ménagea un asile de repos et de recueillement fort inattendu dans le couvent d'Einsiedeln, de même qu'il avait dit jadis à ses disciples : « Venez à l'écart... et reposez-vous un peu » (Marc 6:31). Il y fut appelé par l'abbé lui-même.

Les habitants de Glaris, appréciant de plus en plus ses éminentes qualités, le virent partir avec une vive douleur et lui conservèrent son poste pendant deux ans, dans l'espoir qu'il viendrait le desservir de nouveau. Mais Zwingli reconnut bientôt que c'était le Seigneur qui l'avait conduit sur un champ de bataille plus favorable à l'exécution du grand dessein auquel il le destinait.

Dans le silence et le calme du monastère, il trouvait plus de temps pour l'étude et la méditation. Puis la présence de pèlerins très nombreux lui fournissait des occasions continuelles de répandre au loin les vérités qui lui étaient devenues chères et qu'il ne pouvait garder pour lui. Il ne voulait pas qu'on pût lui adresser le reproche que se faisaient à eux-mêmes les lépreux

de 2 Rois 7: 9: « Ce jour est un jour de bonnes nouvelles, et nous nous taisons ». Bien plutôt il disait : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé » (Ps. 116: 10).

L'abbé d'Einsiedeln, homme pieux et désireux d'en connaître plus long sur la vérité évangélique, fit un accueil chaleureux à son jeune collaborateur et l'encouragea dans la voie où il était entré. Lui-même ne partageait pas la croyance commune, que l'hostie renfermait le vrai corps de Jésus Christ.

Comme il ne célébrait point de messe, plusieurs des visiteurs du couvent lui en exprimèrent leur surprise. L'abbé leur répondit avec beaucoup de raison : « Si Jésus Christ est véritablement dans l'hostie, je suis indigne de la regarder, plus indigne encore de l'offrir en sacrifice au Père. S'il n'est pas dans l'hostie, malheur à moi si je propose au peuple un pain à adorer plutôt que Dieu ».

On lisait sur la porte du couvent une inscription ainsi conçue : « Ici on trouve une pleine rémission de tous les péchés ». À l'instigation de Zwingli cette inscription disparut. Puis l'abbé fit enterrer toutes les reliques auxquelles on avait rendu culte jusque-là. Il prescrivit aux religieuses qui dépendaient du monastère de lire le Nouveau Testament en langue allemande, plutôt que de réciter leurs heures, et permit à celles qui le voulaient de quitter le couvent et de se marier, si elles en trouvaient l'occasion.

À Einsiedeln Zwingli entra en relations avec plusieurs hauts dignitaires de l'Église, entre autres avec le célèbre cardinal Matthieu Schinner, l'adversaire déclaré de la politique française en Suisse ; il ne craignait pas d'insister auprès d'eux, quelque fût leur rang, sur la nécessité urgente et formelle d'une réforme radicale dans l'Église catholique, de laquelle, il faut le remarquer, il ne songeait pas encore à se séparer, pas plus que ne l'avait fait Luther au début.

Son aversion pour les abus de tout genre s'accroissait dans ce milieu où, malgré les excellentes dispositions de l'abbé, la superstition s'étalait au grand jour et sous ses formes les plus répugnantes. Sa prédication devenait toujours plus incisive : « Ne croyez pas », s'écriait-il en s'adressant à ses auditeurs, « que Dieu habite dans ce soi-disant sanctuaire plutôt que dans

n'importe quel autre lieu de la création. Où que soit sa demeure, il vous voit, il vous entend. Quelle puissance pourrait-il y avoir dans des œuvres dépourvues de tout profit quelconque : pèlerinages pénibles, offrandes, prières adressées à la Vierge et aux saints ? Et vous croyez vous assurer par là la faveur de Dieu !

À quoi bon entasser tant de vaines paroles ? Quel profit peut-il y avoir à porter une soutane, à se faire raser la tête, à se vêtir de robes richement brodées pour célébrer le culte ? Dieu regarde au cœur, et nos cœurs à tous sont totalement éloignés de lui dans notre état naturel. Le Seigneur Jésus Christ, qui s'est offert lui-même sur la croix une fois pour toutes, lui est le sacrifice, la victime qui donne satisfaction, durant toute l'éternité, pour tous les péchés que peuvent avoir commis ceux qui mettent leur confiance en lui ».

On voit que, dans ses discours, qui s'adressaient souvent à de véritables foules de pèlerins, il rendait ses auditeurs attentifs aux doctrines centrales du christianisme, dépouillées de toute enveloppe scolastique. Aux superstitions humaines il opposait l'amour du Christ et la soumission à la volonté de Dieu. On admirait la forme parfaite dans laquelle la parole s'échappait de ses lèvres. Le bruit de son éloquence et de sa valeur scientifique se répandit au loin. Un de ses admirateurs l'appelait « l'éclat et l'ornement de la patrie ». Mais ce n'était pas là ce que cherchait Zwingli ; il n'avait pas d'autre but, pas d'autre désir que d'annoncer la vérité à ces foules plongées dans l'erreur.

La célébrité dont il jouissait lui valut bientôt un appel en qualité de prédicateur attaché à la grande église du Grossmünster à Zurich. Il accepta, non sans hésiter, à cause de la lourde responsabilité qui lui incomberait, mais y voyant la main de Dieu qui l'invitait à déployer les talents qu'il avait reçus sur un théâtre plus étendu qu'il n'avait pu le faire jusque-là.

Le clergé zurichois avait un triste renom et Zwingli prévoyait des luttes acerbes de ce côté-là. « Ce clergé », dit un historien, pourtant catholique, « était nombreux et bien doté. Un nouveau zèle pour les constructions ecclésiastiques se faisait remarquer, ainsi que pour la musique religieuse. Les fêtes se célébraient devant un grand nombre de prélats et de prêtres. On aurait pu en conclure que la vie spirituelle florissait. Mais ce n'était que vaine apparence. Un profond déclin avait envahi l'Église ; tout n'était que

clinquant et vie extérieure ». On voit que le souci des choses de Dieu, le simple désir de suivre ses ordonnances n'existait pas. Ces prêtres n'étaient que des aveugles, conducteurs d'aveugles.

Le 1er janvier 1519 Zwingli monta dans la chaire du Grossmünster et informa ses auditeurs qu'il ne s'en tiendrait pas, dans ses sermons, aux *péricopes* indiqués par l'Église (\*), mais qu'il expliquerait les livres de la Bible les uns après les autres, et qu'il annoncerait la doctrine du Christ d'après les textes originaux.

Cette déclaration fit une profonde impression et fut en général accueillie avec sympathie par la majorité des fidèles, d'autant plus que tout, chez le nouveau prédicateur, attirait la confiance : sa belle prestance, la dignité de son maintien, sa voix chaude, quoique un peu faible, le choix heureux de ses expressions.

Ses leçons étaient claires et faciles à saisir, pleines de sérieux et de cordialité ; ses réprimandes avaient un caractère paternel. La conscience qu'il avait de son mandat, le sentiment que le message qu'il publiait venait de Dieu, la conviction qu'il manifestait en le communiquant, tout cela donnait à ses entretiens un cachet spécial qui, au dire des contemporains, rappelait celui des discours des prophètes.

*(\*) Les péricopes sont un choix de textes bibliques, auquel le prêtre doit se tenir strictement, pour être lus à l'auditoire. Ils laissent de côté beaucoup de passages importants de l'Écriture.*

La fermentation, provoquée par ses paroles courageuses et sévères, n'était pas pour l'arrêter dans sa résolution. Il trouva une adhésion croissante chez les bourgeois éclairés, qui éprouvaient de vrais besoins religieux et qui, sous l'impression d'ailleurs du mouvement qui avait éclaté en Allemagne, ne réclamaient plus le « lait » spirituel seulement, mais une « nourriture solide » (voir Hébr. 5: 12).

L'homme du peuple reconnaissait en lui un prédicateur de la vérité, qu'aucune considération n'arrêtait. Des membres éminents du chapitre du Grossmünster, que la lecture de la Bible avait éloignés du système ecclésiastique romain, adhérèrent avec joie aux principes exposés par

Zwingli et tournèrent résolument le dos aux fausses doctrines qu'ils avaient pratiquées jusque-là.

En fait Zwingli ne suivit pas à la lettre le programme qu'il avait tracé. Il raconte lui-même la marche qu'il suivit et que lui dicta l'enchaînement logique de l'enseignement qu'il se proposait de donner : « À mon arrivée à Zurich, je commençai à expliquer l'évangile selon Matthieu, puis les Actes des Apôtres, afin de montrer comment la vérité se répandit.

Je passai ensuite à la première épître à Timothée, qui contient, pour ainsi dire, toute la règle de conduite d'un chrétien digne de ce nom. Voyant que de faux docteurs proclamaient des erreurs contre la foi, j'expliquai l'épître aux Galates, puis les deux épîtres de Pierre, pour prouver aux détracteurs de Paul que le même esprit avait inspiré l'un et l'autre apôtre. Enfin j'arrivai à l'épître aux Hébreux, qui fait connaître, dans toute son étendue, le bienfait du message apporté par le Seigneur dans le monde ».

Zwingli s'attachait avant tout à faire ressortir l'amour infini de Dieu dans le don de Jésus, son Fils unique et bien-aimé ; il invitait ses auditeurs à mettre toute leur confiance dans l'œuvre accomplie pour eux à la croix. Ses appels pressants à la repentance étaient accompagnés d'éloquents réfutations des erreurs qui avaient cours ; avec une logique impitoyable il les sapait à la base.

Il s'élevait aussi contre les mœurs dissolues qui ne distinguaient que trop la ville de Zurich, contre le luxe effréné, l'intempérance, les costumes extravagants, les injustices commises envers les pauvres et les déshérités de ce monde, l'oisiveté, le service mercenaire, la tendance qu'on avait à accepter des pensions de la part de princes étrangers.

« Il n'épargnait personne », dit un de ses contemporains, « ni le pape, ni l'empereur, ni les seigneurs, ni même ses propres concitoyens, Zurichois ou Confédérés. On sentait chez lui une puissance irrésistible qui venait de Dieu et sans laquelle il n'aurait jamais pu parler avec une force et une autorité pareilles. Dans tout ce qu'il disait, il ramenait toujours son sujet au Seigneur, tellement il avait à cœur de le glorifier ».

Si, dans la chaire, il prenait des allures de dominateur, intensément pénétré de la valeur de la haute mission qui lui incombait, dans la rue, chez lui, c'était le plus affable des hommes, réalisant bien ce mot des Proverbes 19:22: « Ce qui attire dans un homme, c'est sa bonté ».

Il ne craignait pas de frayer avec les corporations de commerçants et d'industriels, prenant même part aux discussions, mais toujours en vue de diriger l'attention de ses auditeurs du côté de ce qui devait tendre à la gloire de Dieu.

Il abordait paysans et patriciens avec la même cordialité, « acceptant », d'après un témoignage du temps, « avec un égal plaisir, les invitations des riches et des pauvres. Il ne méprisait personne, témoignant une égale bienveillance envers chacun, chéri des malheureux, toujours serein devant les infortunes de la vie, jamais déprimé par les calamités, encourageant par tous ses discours, car son cœur reposait sur le Rocher des siècles ».

Zwingli était un travailleur infatigable. Chez lui il ne cessait de lire, d'écrire ou de traduire. À des heures déterminées il recevait tous ceux qui avaient besoin de ses conseils ou de ses instructions. Il prenait chaque jour quelques instants pour les consacrer à ses amis personnels. Mais souvent il passait une partie de ses nuits à sa correspondance.

Toute l'Allemagne et même une partie de l'Europe retentissait encore du bruit causé par la noble défense de Luther devant la diète de Worms. Les papistes suisses flétrissaient du nom de Luthériens quiconque s'écartait en un seul point des croyances et des pratiques romaines.

Zwingli repoussait avec énergie cette dénomination et il avait raison : le réveil en Suisse n'était pas du tout un produit de celui qui avait eu lieu en Saxe. Lorsqu'il apprit à connaître les vérités contenues dans la Parole de Dieu, il ne savait rien de Luther, ignorait même son nom et ne se doutait nullement que, au-delà du Rhin, l'Esprit de Dieu travaillait aussi avec la même puissance.

De même qu'en Allemagne, en Suisse aussi les excès de la papauté aidèrent à la cause de l'Évangile. Sous la direction du dominicain Samson, le trafic des indulgences y pénétra et ne tarda pas à drainer le pays à tel point que les

gouvernements s'en alarmèrent. Les gens du peuple surtout gaspillèrent leurs maigres ressources pour acheter de ces odieux documents ; il ne leur restait rien pour s'acquitter de leurs impôts. Berne ferma ses portes à Samson ; à force de ruses et de mensonges, il réussit à se les faire ouvrir et réalisa dans cette ville un gros bénéfice.

Il se rendit ensuite à Baden, puis s'avança dans la direction de Zurich par des voies détournées, à travers les campagnes d'Argovie. Zwingli n'avait pas attendu ce moment pour dénoncer les pratiques éhontées du dominicain : « Christ est tout. Il est le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga. Il est tout. Il peut tout. Nul autre que lui n'a le pouvoir de remettre les péchés. Il est notre justice, notre sainteté. Par lui seul nous pouvons nous tenir, sans conscience de péché, devant la présence de Dieu ».

Éclairés par le réformateur, les magistrats de Zurich interdirent à Samson l'entrée de leur ville, où la diète helvétique se trouvait réunie. Comme à Berne, Samson chercha à pénétrer au moyen de subterfuges, se prétendant investi du pape d'une mission spéciale auprès des députés des cantons. C'était faux. La fourberie découverte, le marchand reçut l'ordre de se retirer au plus vite. Complètement discrédité, même auprès de ses coreligionnaires, il s'empessa de rentrer en Italie.

La première année du ministère de Zwingli à Zurich fut marquée pour lui et pour la ville par une épreuve terrible. Accablé de fatigue, il s'était rendu aux bains de Pfäfers pour y prendre quelque repos, très relatif du reste, car il saisissait toutes les occasions pour prêcher l'Évangile aux malades qui l'entouraient.

Soudain la nouvelle arriva que la peste avait éclaté à Zurich. Sans un instant d'hésitation, Zwingli y retourna en hâte, afin de se consacrer aux soins des malades. Ses amis l'engageaient à se ménager, mais en vain : atteint lui-même par le fléau, sa vie fut en grand danger ; la nouvelle de sa mort se répandit à Bâle.

Le Seigneur intervint en sa faveur et, après de longues semaines d'angoisse, son entourage reprit espoir de le voir se rétablir. La convalescence dura des mois entiers, malgré la robuste constitution du malade. Il mit à profit cette période d'inaction forcée pour méditer sur la Parole de Dieu et acquit ainsi

des forces spirituelles en vue des luttes qui l'attendaient. Il composa aussi plusieurs cantiques, où se reflète son état d'âme. Voici trois strophes de l'un d'eux :

Ma porte s'ouvre  
Et c'est la mort !  
Ta main me couvre,  
Mon Dieu ! Mon fort

Ô Jésus, lève  
Ton bras percé ;  
Brise le glaive  
Qui m'a blessé !

Mais, si mon âme,  
En son midi,  
Ta voix réclame,  
Christ, me voici !

### **APPLICATIONS**

- 1) Louons le Seigneur pour son amour des âmes! L'Évangile faisait son œuvre en Allemagne et il le faisait aussi en Suisse allemande de façon parallèle et indépendante. La réforme allait se répandre dans toute l'Europe et bien au-delà!
- 2) Rendons grâce au Seigneur d'avoir suscité des hommes forts, courageux et fidèles pour faire avancer son Royaume et dissiper les épaisses ténèbres qui régnaient en Suisse à cette époque.
- 3) Remarquons la centralité de la Parole de Dieu dans le développement des caractères des leaders de la Réforme et de la transformation des vies qu'elle apportait pour la plus grande gloire de Dieu!

**LOUONS LE SEIGNEUR POUR SA GRÂCE, SA BONTÉ  
ET SA MISÉRICORDE!**

**A M E N !**